

« *Vergilius, alter Homerus aut alter ab Homero ?*  
Quelques pistes de lecture pour une approche des phénomènes d'attraction et de répulsion vis-à-vis du  
modèle homérique dans la poésie épique virgilienne. »

Emmanuelle RAYMOND, doctorante 1<sup>ère</sup> année, Université Jean Moulin- Lyon III.

\*\*\*

Evoquant les grands hommes qui ont le plus marqué son existence, Montaigne choisit de donner à Homère la palme des poètes auquel il fait l'honneur de ces quelques mots : « L'enfance de la poésie, (...) il l'a rendue meure, parfaite, et accomplie. A ceste cause le peut on nommer **le premier et dernier des poètes**, suyvant ce beau tesmoignage que l'antiquité nous a laissé de luy, que n'ayant eu nul qu'il peust imiter avant luy, il n'a eu nul apres luy qui le peust imiter. <sup>1</sup>» Le jugement de l'humaniste est sans concession : il n'est aucun poète qui ait pu ni su dépasser en perfection le père de l'épopée. Dans une *Epître* qu'il adresse à Auguste, Horace se fait l'écho de l'opinion de ses contemporains en désignant Ennius comme le « nouvel Homère » :

*Ennius et sapiens et fortis et alter Homerus  
Ut critici dicunt...*<sup>2</sup>

Pourtant ce n'est pas tant l'Ennius des *Annales* qui est aujourd'hui considéré comme le digne concurrent d'Homère mais bien le Virgile de l'*Enéide* dont les commentateurs antiques soulignaient déjà la volonté d'imiter l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Nul n'est besoin de revenir ici sur les innombrables pages écrites sur les rapports entre Homère et Virgile<sup>3</sup> ; nous nous bornerons donc à mentionner comme point de départ pour nos réflexions, une remarque qu'a faite Jacqueline Dangel dans une communication récente intitulée « Ars et ingenium : poétique de l'auctorial »<sup>4</sup> où elle proposait une distinction fort intéressante s'agissant de la dynamique d'écriture poétique entre les expressions « alter Homerus » et « alter ab Homero ». C'est précisément dans cette question du renouvellement des modèles auctoriaux que va résider notre problématique. Dans la perspective de notre journée d'étude fondée sur la définition des genres littéraires grecs et romains, c'est la figure identitaire d'Homère comme père du genre épique que nous souhaitons interroger quelques instants. Partant du postulat initial qu'Homère est le maître de l'épopée grecque et que Virgile incarne le renouveau du genre épique à l'époque augustéenne, nous voudrions tenter de définir à partir de certains passages de l'*Enéide* la relation entre les deux poètes. En effet, les indices du lien de filiation qui unit les deux poètes épiques – indices contenus dans l'expression « alter ab Homero »- correspondent-ils à une affirmation par Virgile de son statut de descendant d'Homère ou bien n'y a-t-il pas au cours de l'*Enéide*, une progressive affirmation du choix de l'écart par rapport à l'intertexte homérique ? En somme, Virgile n'est-il qu'un imitateur servile comme certains commentateurs ont pu le penser ou bien son œuvre est-elle le

<sup>1</sup> Montaigne, *Essais*, livre II, chap. 36.

<sup>2</sup> *Epîtres*, II, 1, vv.50-51 : « Ennius, ce sage, ce vaillant, ce nouvel Homère comme disent nos critiques... »

<sup>3</sup> Dans la perspective de cet article, on lira (entre autres) avec profit A. Barchiesi, *La traccia del modello*, Pise, 1984 qui examine les relations de Virgile à Homère ou plutôt à une pluralité d'Homère(s).

<sup>4</sup> Communication faite par Mme Dangel le 24 octobre 2006 à l'occasion des journées d'étude *Ars scribendi* du 24-25 octobre : « Fait littéraire et auctorialité ».

manifeste d'une émancipation qui montrerait le poète mantouan, *alter Homerus*, comme le véritable jumeau latin d'Homère jusqu'à instaurer une situation de combat symbolique, une forme de *certamen* littéraire entre les deux grandes épopées ?<sup>5</sup>

Je partirai de l'étude des deux premiers discours d'Enée (I, 94 *sq.* et I, 198 *sq.*) qui témoignent de la dimension spéculaire qu'offre *l'Enéide* par rapport à *l'Odyssée*. La présentation successive de ces deux extraits nous permettra de mettre en lumière l'idée d'une progression dans l'imitation homérique allant de la réplique fidèle à un emprunt plus libre et distancié.

Dans un second temps, je voudrais montrer que le passage de la flotte troyenne loin des rivages de la magicienne Circé tend à confirmer la prise de distance de Virgile non seulement par rapport à Homère mais aussi par rapport à d'autres hypotextes dont la convocation tend à créer une figure hybride du personnage de Circé que Virgile semble vouloir rejeter comme pour écarter de sa création poétique la tentation d'une forme d'hybridité littéraire.

Enfin, je souhaite montrer que les velléités d'autonomie que présente *l'Enéide* semblent confirmées par la réception de l'œuvre qu'a pu avoir Lucain par exemple qui semble avoir justement perçu l'écart virgilien par rapport à l'hypotexte homérique et le marque bien comme tel à mesure que lui-même s'installe dans un rapport de filiation plus proche vis-à-vis du chant de Smyrne.

\*\*\*

Depuis les travaux d'Andrée Thill, il n'est plus à démontrer que dans l'Antiquité la création littéraire est largement conditionnée par la pratique de *l'imitatio*. Le corollaire de cette théorie dans laquelle chaque auteur qui écrit dans un genre littéraire particulier s'inspire à un degré plus ou moins élevé d'un prédécesseur reconnu comme maître du genre, revient à dire que chaque genre littéraire possède une ou des figures identitaires, c'est-à-dire des auteurs dont l'écriture poétique se révèle être le paradigme absolu du genre pratiqué. Homère en matière de poésie épique est de ces maîtres auxquels tous les successeurs tentent de s'identifier, consciemment ou inconsciemment, à un moment ou à un autre de leur œuvre. Les commentateurs antiques ne s'y sont pas trompés qui ont vu dans *l'Enéide* une recomposition en réduction et en sens inverse des deux poèmes homériques où Virgile donnerait à lire une petite *Odyssée* qui correspondrait aux six premiers chants de *l'Enéide* puis une *Iliade* également diminuée dans sa longueur, qui serait représentée par les chants VII à XII. Dans son commentaire à *l'Enéide*, Servius écrit [extrait 1]: *Vt et in principio diximus, in duas partes hoc opus divisum est: nam primi sex ad imaginem Odysssiae dicti sunt, quos personarum et adlocutionum varietate constat esse graviores, hi autem sex ad imaginem Iliados dicti sunt, qui in negotiis validiores sunt: nam*

---

<sup>5</sup> Sur cette question de la rivalité entre Virgile et Homère, cf. Gian Biagio Conté, *The Rhetoric of Imitation: Genre and Poetic Memory in Virgil and other Latin Poets*, traduit de l'italien, édité et avec une préface de Charles Segal, Cornell University Press, Ithaca and London, 1996, p.37 entre autres : « The relationship between Virgil's allusion to Homer and Homer himself is clearly one of emulation, as is fully explained by the majestic authority that the *Iliad* and the *Odyssey* enjoyed. Homer's authority derives from his twofold value as « monumentum ». On the one hand he is still « alive » (able to teach and arouse interest, to commemorate and to move); on the other, he possesses a definitive canonical character that makes him irreplaceable – and thus « quotable ». Virgil wishes to acquire this prerogative himself –to become a Latin Homer; this is his ζῆλος ὁμηρικος (Homeric rivalry), and as in a duel, Homer, the challenged contender, chooses the place and weapons. »

*et ipse hoc dicit « maius opus moveo »*<sup>6</sup>. Le premier livre de l'*Enéide* suffit à dévoiler « l'esprit pour ainsi dire homérique qui a présidé à la création de l'épopée latine » (termes de Tiberius Donat<sup>7</sup>). L'*Enéide* débute chronologiquement à la fin de l'*Illiade* et propose un pendant troyen aux errances d'Ulysse désireux de retrouver sa chère Ithaque. Chez Virgile, c'est le valeureux Enée qui affronte des tempêtes déchaînées pour trouver une terre où fonder la nouvelle Troie. Cette comparaison entre les deux héros, largement suggérée par les épreuves qu'ils sont amenés à affronter, nous pousse à examiner d'un peu plus près les deux premières prises de parole d'Enée dans le poème virgilien car elles semblent toutes deux fonctionner comme des signaux visibles de référence à l'*Odyssee* tout en suivant une sorte de processus de gradation dans l'imitation homérique. Le premier discours d'Enée présente le héros en proie à la terreur qui est celle des expatriés face à l'idée qu'ils n'auront pas un tombeau dans leur patrie<sup>8</sup> et que les flots recueilleront leur corps sans nom et sans gloire [extrait 2] :

*« talia uoce refert: 'o terque quaterque beati,  
quis ante ora patrum Troiae sub moenibus altis  
contigit oppetere! o Danaum fortissime gentis  
Tydide! mene Iliacis occumbere campis  
non potuisse tuaque animam hanc effundere dextra,  
saeuus ubi Aeacidae telo iacet Hector, ubi ingens  
Sarpedon, ubi tot Simois correpta sub undis  
scuta uirum galeasque et fortia corpora uoluit! »*

« Il tient ces propos : O trois et quatre fois heureux ceux à qui il échet de mourir sous les yeux de leurs pères au pieds des hautes murailles de Troie ! O le plus courageux de la race danaenne, le fils de Tydée ! que n'ai-je eu la possibilité de succomber dans les plaines d'Ilion et d'exhaler mon dernier souffle sous ta main, là où le puissant Hector gît, frappé par le trait de l'Eacide, là où le gigantesque Sarpédon, là où tant de boucliers de héros, tant de casques et tant de corps vigoureux roulent sous les ondes du Simois. »<sup>9</sup>

Ce discours d'Enée offre une ressemblance saisissante avec le discours que tient Ulysse au chant 5, 306 *sq.* de l'*Odyssee* qui se lamente de la même façon sur la mort non-héroïque qui l'attend [extrait 3]:

*« τρὶς μάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἳ τότ' ὄλοντο  
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρεΐδῃσι φέροντες.  
ὡς δὴ ἐγὼ γ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν  
ἦματι τῷ ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα  
Τρῶες ἐπέρριψαν περὶ Πηλεΐωνι θανόντι.  
τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καὶ μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί·  
νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἴμαρτο ἀλῶναι. »*

<sup>6</sup> Servius, Commentaire au livre VII de l'*Enéide*, « Comme nous l'avons dit au début, cette œuvre est divisée en deux parties. En effet, on dit que les six premiers livres sont à l'image de l'*Odyssee* car il est certain que ces livres sont plus importants par la variété des personnalités et des discours ; quant aux six livres qui suivent, on dit qu'ils sont écrits à l'image de l'*Illiade* car ils recèlent davantage de difficultés. Voilà pourquoi le poète lui-même a dit : « c'est une œuvre plus grande que je suis en train de produire ».

<sup>7</sup> Dans la *Vita Donatiana*, 21, T. Donat écrit : *Novissime Aeneidem inchoavit, argumentum varium ac multiplex et quasi amborum Homeri carminum instar, praeterea nominibus ac rebus Graecis Latinisque commune, et in quo, quod maxime studebat, Romanae simul urbis et Augusti origo contineretur* : « Très vite il commença l'*Enéide*, à l'intrigue pleine de rebondissements et complexe, écrite pour ainsi dire à l'image des deux poèmes d'Homère, où les noms et les événements grecs et latins étaient communs et dans laquelle il étudiait avec le plus grand soin, les origines de la ville de Rome et d'Auguste. »

<sup>8</sup> Sur l'importance de la tombe et des honneurs funèbres dans le monde épique et en particulier dans l'épopée homérique, voir David Bouvier, *Le sceptre et la lyre : L'Illiade ou les héros de la mémoire*, Ed. J. Millon, Grenoble, 2002, pp.107 *sq.*

<sup>9</sup> *En.* I, 94-101.

« Trois et quatre fois heureux les Danaens qui, jadis, en servant les Atrides, tombèrent dans la plaine de Troie ! Que j'aurais dû mourir, subir la destinée le jour où, près du corps d'Achille, les Troyens faisaient pleuvoir sur moi le bronze de leurs piques ! J'eusse alors obtenu ma tombe ; l'Achaïe aurait chanté ma gloire... Ah ! la mort pitoyable où me prend le destin ! »

Le discours prononcé par Enée nous permet dans un premier temps d'illustrer l'idée d'une imitation fidèle de l'Homère de l'*Odyssée* par Virgile qui offre dans cet extrait une posture d'« altérité gémellaire » vis-à-vis de son prédécesseur (je reprends ici les termes de Mme Dangel). Le second discours d'Enée, le discours d'exhortation qu'il adresse à ses compagnons, fonctionne d'une façon assez semblable mais il permet davantage de mettre en lumière l'idée de « filiation » soulevée par l'expression « alter **ab** illo » [Extrait 4] :

*Et dictis maerentia pectora mulcet :  
« O socii (neque enim ignari sumus ante malorum),  
o passi grauiora, dabit deus his quoque finem.  
Vos et Scyllaeam rabiem penitusque sonantis  
accestis scopulos, nos et Cyclopiæ saxa  
expertis: reuocate animos maestumque timorem  
mittite; forsitan et haec olim meminisse iuuabit.  
Per uarios casus, per tot discrimina rerum  
tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas  
ostendunt; illic fas regna resurgere Troiae.  
Durate, et uosmet rebus seruate secundis. »*

« Mes amis, nous ne sommes pas ignorants de nos maux d'autrefois, nous avons affronté des épreuves plus pénibles encore ; à ces épreuves précisément un dieu mettra aussi un terme. Vous avez découvert la rage de Scylla et ses récifs sonores, et vous avez fait l'expérience des rochers cyclopéens : rappelez vos esprits et renvoyez votre peur et votre crainte ; un jour peut-être il vous sera agréable de vous souvenir de ces épreuves. A travers des événements variés, à travers tant de moments critiques, nous tendons vers le Latium, où les destins nous offrent de paisibles demeures ; là-bas il est permis par les lois divines de ressusciter les royaumes de Troie. Persévérez et conservez vos forces pour des jours meilleurs. »<sup>10</sup>

Ce passage est à rapprocher du discours d'Ulysse à ses compagnons au chant 12 de l'*Odyssée*, vv.206 sq. La mise en relation des deux textes permet de constater les multiples ressemblances – thématiques, lexicales, etc- qui existent entre les deux passages au point qu'il semble impossible de lire le discours d'Enée sans le replacer dans son rapport avec l'hypotexte homérique. Devant de telles similitudes, il convient néanmoins de s'interroger sur la signification de ce passage : pourquoi Virgile, au moment où il donne la parole à son héros lui fait tenir un discours identique à celui d'un autre héros épique, Ulysse ? Autrement dit, quelle est l'utilité de cette association que propose le poète entre Ulysse et Enée, au moment où ils exhortent leurs compagnons à franchir les épreuves qui les attendent ? Il semble en réalité qu'il y ait dans l'utilisation virgilienne du corpus homérique une double fonction.

– **La fonction diégétique** - Les similitudes relevées dans l'écriture des deux discours tendent à mettre en parallèle les deux héros, tous deux protagonistes d'un poème épique. En posant Enée comme un double d'Ulysse par l'intermédiaire de ses propos, Virgile donne au détour de ce passage quelques clefs de lecture pour mieux saisir la personnalité du héros qu'il est en train de mettre en place et en scène en ce début du livre

<sup>10</sup> I, 197- 207.

I. D'emblée Enée est placé dans la posture du héros errant ce qui donne par ailleurs une dimension programmatique à l'ensemble des livres I à VI de l'*Enéide*, clairement annoncés comme une réécriture des errances odysseïennes. Mais c'est surtout dans son rapport à ses compagnons qu'il faut étudier le personnage d'Enée à la lumière de celui d'Ulysse. Ce dernier enjoint ses compagnons de garder confiance en lui en leur rappelant qu'il saura les ramener chez eux ; il s'agit là d'une première variante puisque Enée ne saurait ramener ses compagnons dans la cité de Troie désormais détruite mais son but est de trouver la terre promise où les Troyens pourront fonder une nouvelle Troie – *regna resurgere Troiae*. Il est en outre une différence majeure entre les deux groupes formés : Ulysse et ses marins d'une part, Enée et ses compagnons d'autre part. Tandis que le propos d'Ulysse apparaît davantage comme celui d'un chef donnant des ordres à des inférieurs : ὡς ἂν ἐγὼ εἶπω, πειθόμεθα πάντες<sup>11</sup>, Enée lui, cherche davantage à rassurer ses compagnons comme si ce groupe formé par les *socii* étaient une forme de double imparfait du héros épique<sup>12</sup>. Dans l'*Odyssée*, les marins d'Ulysse ne sont associés à ce dernier que par une conjonction d'événements dramatiques : leur groupe ne fonctionne que parce que selon le proverbe « l'union fait la force ». Ce n'est pas le même principe qui préside à l'unité du groupe des Enéades : Enée dans son discours adopte la position du guide qui rassure les siens en leur donnant l'espoir de jours meilleurs : *Durate, et uosmet rebus seruate secundis*. C'est la notion de groupe, de communauté civique qui prime ici comme en témoigne l'espoir de la fondation d'une nouvelle patrie. A l'inverse, si Ulysse exhorte ses marins au courage, s'il module sa parole en fonction des craintes et terreurs de ses compagnons, c'est pour éviter que ces derniers n'abandonnent le vaisseau dans un moment délicat. Dans sa thèse d'habilitation, Jean-Christophe Jolivet donne sans doute la raison pour laquelle Enée ne se conduit pas comme Ulysse qui laissait transparaître son découragement : « Cette attitude défaitiste (d'Ulysse) entraînait des condamnations soulignant l'absurdité qu'il y avait, de la part d'Ulysse, à désespérer ses compagnons (*scholie QT ad Od.* 10, 189). La solution proposée par Aristarque pour défendre le texte homérique était la suivante. *Schol. HQ ad Od.* 10, 193 : « POUR MOI, JE NE PENSE PAS QU'IL Y EN AIT : Aristarque prétend que ceci est dit entre parenthèses ; Ulysse, perdant courage, pousserait cette exclamation à part lui ». La solution aristarchéenne inspire en fait l'attitude d'Enée qui dissimule son découragement : ( I, 208-209) *curisque ingentibus aeger / spem uultu... dolorem* : « grevé d'inquiétudes sans mesure, il fait paraître l'espoir sur son visage, contient dans son cœur une souffrance profonde ». D'une certaine manière, on pourrait dire que le commentaire alexandrin fournit même au poète augustéen les éléments **d'une alternative, une sorte d'autre Homère** qui est en somme l'Homère idéal des lecteurs et commentateurs hellénistiques.<sup>13</sup> Il semble donc que l'Homère en question dans le texte virgilien soit de préférence l'Homère de l'*Odyssée* enrichi et augmenté de tout une tradition de lectures et de critiques de plusieurs siècles.

<sup>11</sup> *Od.* XII, 213.

<sup>12</sup> Cf. Joël Thomas, *Structure et imaginaire dans l'Enéide*, pp.240-241.

<sup>13</sup> Jolivet J.-C., *En cor Zenodoti, en iecur Cratetis : recherches sur les études homériques à Rome et leur influence sur la poésie augustéenne*, mémoire de thèse présenté sous la direction du professeur Alain Deremetz en vue de l'habilitation à diriger des recherches, Lille 3, 2004, p.209-210.

La solution que propose le scholiaste concerne certes le vers 189 du chant X de l'*Odyssée*, mais l'ensemble de la démonstration nous semble parfaitement réutilisable dans le contexte du discours que tient Ulysse en XII, 206-230.

- **La fonction métatextuelle** – A bien des égards, ce discours d'Enée à ses compagnons semble comporter des clefs d'interprétation qui permettent de voir dans la figure d'Homère une figure identitaire vis-à-vis de laquelle Virgile choisit de se positionner. Les mentions du Cyclope et de Scylla, par leur valeur incontournable dans *l'Odyssée* et leur dimension exemplaire propre à représenter symboliquement l'intégralité de l'œuvre homérique, constituent deux indices métatextuels de la présence de l'hypotexte homérique dont le souvenir est clairement pris en charge dans le texte virgilien par cette expression volontairement imprécise : *forsan et haec olim meminisse iuuabit*. Le démonstratif *haec* désigne les deux épreuves précédemment citées du Cyclope et de Scylla mais offre aussi comme référent implicite « l'œuvre » c'est-à-dire *l'Odyssée* d'Homère. Par l'utilisation du verbe *meminisse* Virgile resitue son texte dans un contexte littéraire – le genre épique- et incite le lecteur du I<sup>er</sup> siècle à réactiver le souvenir qu'il peut avoir du texte homérique afin de pouvoir éclairer les propos d'Enée à la lumière de ceux d'Ulysse ; il souligne également par là le principe de poétique de la mémoire qui préside à la création de son œuvre. Il semble bien par ailleurs que Virgile cherche en quelque sorte à substituer sa propre œuvre à *l'Odyssée* tout en conservant l'image traditionnelle de *l'Iliade* comme le poème représentant par excellence le genre épique. Ainsi, dans l'expression : *illic fas regna resurgere Troiae*, métaphoriquement, les royaumes de Troie sont la matière première de *l'Iliade* ; donc ils sont l'indice métatextuel d'une allusion à *l'Iliade* que Virgile semble révéler comme le parangon du genre. On comprend donc que dès les premières imitations à la fois proches et distancées de *l'Odyssée*, *l'Enéide* affirme vraisemblablement que son véritable but est de s'élever à la hauteur de *l'Iliade* et il semble que ce soit à cette entreprise que soit subordonné le souvenir de *l'Odyssée* : *haec olim meminisse iuuabit*. Les données narratologiques et diégétiques ne peuvent que confirmer cette hypothèse : ainsi, les errances d'Enée sont censées advenir après la chute de Troie c'est-à-dire sensiblement à la même époque que les errances d'Ulysse – à quelques jours ou mois près sans doute. En somme, en donnant à Enée une posture parallèle à Ulysse à travers le discours qu'il profère à ses compagnons, Virgile place son héros en concurrence avec celui d'Homère. En d'autres termes, Virgile nous indique ici qu'il est en train d'écrire sa propre *Odyssée* qu'il veut mettre en compétition avec *l'Odyssée* d'Homère et pourquoi pas avec l'ensemble des poèmes du Cycle épique. Nous sommes donc en mesure d'apporter une brève et provisoire conclusion à ces extraits : sous des dehors de stricte révérence à l'égard de la figure identitaire que constitue Homère, il semble bien que Virgile affiche clairement son intention d'établir par le biais de son œuvre, une forme de *certamen* littéraire dont le prix serait la première place dans le genre épique. Reste à savoir s'il n'y a là qu'une fanfaronnade audacieuse de la part du poète mantouan, où s'il perdure dans cette voie au cours de son épopée.

\*\*\*

De par leur position centrale au sein de l'œuvre virgilienne, les vers liminaires du livre VII semblent à plus d'un titre dignes d'intérêt. Ce chant s'ouvre sur la mort de la nourrice d'Enée, Caiète, à laquelle le héros accorde des honneurs funèbres et un tombeau sur des rivages qui porteront, à partir de cet acte fondateur, le nom de la vieille femme. Cette épreuve supplémentaire pour Enée qui avait déjà perdu son père Anchise au livre III, puis au livre V le pilote de son vaisseau Palinure et plus tard, le trompette de sa flotte, Misène,

correspond à la fin symbolique de sa période de formation et à son passage à un statut héroïque supérieur défini en quelque sorte par une forme d'isolement ou de solitude face aux épreuves. A cette fin d'une époque pour le héros de l'épopée caractérisée par le rattachement au passé troyen, fait écho un changement majeur dans la création poétique et l'*inventio* virgilienne : à l'aune des chants VII à XII qui s'annoncent comme la partie iliadique de l'*Enéide*, le poète procède à une mise à distance des hypotextes convoqués, notamment par la figure de la magicienne Circé à savoir l'*Odyssée* d'Homère, les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes et la poésie callimachéenne. En effet, Enée qui jusqu'à présent, comme on l'a vu, présentait de nombreuses ressemblances avec le personnage d'Ulysse est amené dans ses errances tout près des rivages de la magicienne Circé [extrait 5]:

*proxima Circaeae raduntur litora terrae,  
dines inaccessos ubi Solis filia lucos  
adsiduo resonat cantu, tectisque superbis  
urit odoratam nocturna in lumina cedrum  
arguto tenuis percurrens pectine telas.  
Hinc exaudiri gemitus iraeque leonum  
uincla recusantum et sera sub nocte rudentum,  
saetigerique sues atque in praeseptibus ursi  
saeuire ac formae magnorum ululare luporum,  
quos hominum ex facie dea saeva potentibus herbis  
induerat Circe in uultus ac terga ferarum.  
Quae ne monstra pii paterentur talia Troes  
delati in portus neu litora dira subirent,  
Neptunus uentis impleuit uela secundis,  
atque fugam dedit et praeter uada fernida uexit.*

« Ils effleurent de très près les rivages de la terre de Circé, là où la riche fille du Soleil fait résonner sans discontinuer les bois inaccessibles de son chant et, dans d'opulentes demeures, elle brûle du cèdre odorant pour éclairer la nuit sombre, tout en parcourant de minces toiles qui crissent sous l'effet de son peigne. De ces rivages lointains, des gémissements se font entendre, la colère des lions qui refusent de se soumettre à leurs chaînes et qui rugissent tard dans la nuit, des sangliers et des ours font rage dans les écuries et des espèces de loups gigantesques hurlent à n'en plus finir, toutes bêtes que Circé, la terrible déesse avait privées de leur apparence humaine pour leur donner une face et un dos de bête, grâce à la puissance de ses herbes. De peur que les Troyens pleins de piété n'aient à endurer quelques maux de ces monstrueuses bêtes s'ils étaient forcés d'aborder dans un port ou sur des rivages cruels, Neptune emplît leurs voiles de vents favorables et leur permit de fuir et il les fit traverser ces fonds brûlants. »<sup>14</sup>

Nombreuses sont les indications textuelles qui précisent qu'en réalité, Enée n'aborde pas sur les rivages circéens mais il les évite, grâce à un véritable *deus ex machina* à savoir l'action favorable de Neptune - *Neptunus uentis impleuit uela secundis*-. Le premier vers de l'extrait mentionne l'extrême proximité des rivages *proxima litora*, mais en aucun cas le texte ne dit que la flotte d'Enée accoste sur la terre de Circé. Plus loin le démonstratif *hinc* implique sémantiquement un éloignement physique et enfin le dernier vers de l'extrait à travers la formule *praeter uada fernida* exclut toute approche physique de ces lieux. Enée ne fait qu'apercevoir et surtout qu'entendre –*exaudiri*– ce qui se trame sur l'île de la fille du Soleil et il ne perçoit les choses qu'avec une certaine distance comme le montre la formule *inaccessos lucos*. Cet éloignement physique et géographique entre la flotte d'Enée et l'île de Circé correspond en quelque sorte au choix métalittéraire que le poète est sans doute en train de faire lorsqu'il écrit ces vers. En effet, la simple raison de la piété des Troyens –*pii Troes*–

<sup>14</sup> *En.* VII, vv.10-24.

ne saurait fournir une explication suffisante au refus de Virgile de faire passer Enée par la même épreuve que celle qu'avait pu traverser Ulysse dans l'*Odyssee*. En choisissant de faire éviter à son héros les rivages de Circé et les tentations qui y sont liées, Virgile indique clairement qu'à partir du livre VII, il entend ne plus se soumettre non seulement à l'intertexte homérique et aux « passages obligés » que l'œuvre épique d'Homère est susceptible de proposer voire d'imposer mais encore aux autres hypotextes littéraires qui, dans une sorte de processus de conflation, proposent du personnage de Circé une sorte de figure littéraire hybride monstrueuse. En éloignant Enée de l'île, le poète choisit de se détourner définitivement d'un patchwork que constituerait un recours trop systématique aux figures identitaires homérique, apollonienne et callimachéenne pour se frayer son propre chemin et ouvrir une voie nouvelle pour l'épopée latine. Car ce ne sont pas tant les figures identitaires qu'il rejette en elles-mêmes qu'un mélange de références à ces figures où l'on retrouverait encore visibles et non lissées les traces des réminiscences des textes antérieurs, ce qui aurait pour résultat une esthétique poétique de la bigarrure ou encore ce que Montaigne évoquait à travers l'expression : une « marquetterie mal jointe ».

Comparons dans un premier temps la Circé d'Homère et la Circé de Virgile. Il semble que le poète latin ait choisi à nouveau de procéder à une écriture poétique caractérisée par la réduction voire la simplification. Dans un article intitulé « Circean Temptations: Homer, Vergil, Ovid », Charles Segal tente de définir la complexité du personnage odysseén de Circé qu'il dépeint comme une sorte de *Belle dame sans merci* avant l'heure, une déesse aux pouvoirs magiques obscurs, qui se révèle l'incarnation parfaite de ce qui sera pour les psychanalystes du XX<sup>ème</sup> siècle, la dialectique d'*eros* et *thanatos*. Elle n'est pas seulement la déesse puissante, dangereuse et maléfique que les poètes augustéens, Horace<sup>15</sup> en tête, ont voulu faire d'elle ; elle est aussi un personnage en qui Ulysse lui-même reconnaît des qualités d'honneur, d'affection et de compréhension (notamment dans le discours qu'elle adresse à Nausicaa). L'ambiguïté du personnage homérique a été complètement écartée par Virgile qui donne de Circé un portrait extrêmement incomplet fait de petites touches précises qui font chacune allusion à une facette particulière du personnage ou à un épisode précis de la légende diffusée par Homère. Virgile ne retient rien des aspects positifs de la personnalité de la magicienne ; il ne voit en elle que l'enchanteresse dangereuse qui détient de terrifiants pouvoirs : *dea saeva potentibus herbis* et une créature à l'ascendance mystérieuse sur le règne animal. Précisément les bêtes sauvages auxquelles Virgile fait allusion : les lions –*irae leonum*–, les sangliers –*saetigerique sues*– et les loups –*formae magnorum luporum*– sont identiques à celles que l'on trouve chez Homère au chant X de l'*Odyssee* : les lions et les loups de montagne - λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἠδὲ <sup>16</sup>–, ou encore les lions et les loups aux fortes griffes - λύκοι κρατερόνυχες ἠδὲ λέοντες<sup>17</sup>. Plus loin, ce sont les compagnons d'Ulysse qui sont transformés en porcs : οἱ δὲ συῶν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε / καὶ δέμας <sup>18</sup>: « Ils en avaient la tête et la voix et les soies ; ils en avaient l'allure. » Il convient de compléter la mention du bestiaire homérique, par la version que donne Apollonios de Rhodes dans les *Argonautiques* des bêtes qui entourent la magicienne [extrait 6] :

<sup>15</sup> Cf. *Odes*, I, 17, 17-20.

<sup>16</sup> *Od.*, X, 212.

<sup>17</sup> *Od.*, X, 218.

<sup>18</sup> *Od.*, X, 239-240.

θῆρες δ', οὐ θήρεσσιν εἰκότες ὠμηστῆσιν  
οὐδὲ μὲν οὐδ' ἄνδρεσσιν ὁμὸν δέμας, ἄλλο δ' ἀπ' ἄλλων  
συμμιγέες γενέων, κίον ἀθρόοι, ἥύτε μῆλα  
ἐκ σταθμῶν ἄλις εἶσιν ὀπηδεύοντα νομῆι.

« Des bêtes qui n'avaient l'aspect, faute d'un corps homogène, ni de bêtes sauvages ni non plus d'hommes, mais qui étaient faites de membres mélangés des uns et des autres, s'avançaient en foule comme des troupeaux de moutons quittant leurs enclos derrière le berger. »<sup>19</sup>

Sans doute faut-il voir dans l'expression virgilienne *formae magnorum luporum* une allusion à la nature biforme des créatures apolloniennes qui ne ressemblent ni à des animaux ni à des hommes. Le terme *monstra* présent quelques vers plus loin dans le texte de Virgile tendrait ainsi à confirmer l'idée précédemment évoquée de bêtes monstrueuses et hybrides. Il reste enfin que les ours *ursi* mentionnés par le poète latin ne figurent ni dans les passages concernés d'Homère ni d'Apollonios de Rhodes. Stratis Kyriakidis dans son ouvrage *Narrative structure and Poetics in the Aeneid ; The Frame of Book 6*, rapproche la mention des ours de l'*Hymne homérique à Aphrodite* [Extrait 7] :

... οἱ δὲ μετ' αὐτήν  
σαίνοντες πολιοί τε λύκοι χαροποί τε λέοντες  
ἄρκτοι παρδάλιές τε θαοὶ προκάδων ἀκόρητοι  
ἦϊσαν·

« ... derrière elle, marchaient en la flattant les loups gris, les lions au poil fauve, **les ours**, et les panthères rapides insatiables de faon... »<sup>20</sup>

La dimension érotique représentée dans l'*Hymne* par la déesse Aphrodite a conduit les commentateurs antiques à un rapprochement avec le personnage de Circé et les tentations amoureuses qu'elle pouvait représenter ce qui constituerait une forme de voie ouverte implicite à l'épopée érotique d'Apollonios de Rhodes.

Si l'on poursuit le repérage dans le texte virgilien, il semble en outre que les toits superbes *tectis superbis* de la demeure de Circé trouvent un écho dans l'expression homérique μέγα δῶμα<sup>21</sup> « la grande demeure ». Quant à l'activité de tissage à laquelle Virgile fait allusion au vers *arguto tenuis percurrens pectine telas*, elle constitue une réponse au discours de Polîtès, compagnon d'Ulysse qui dit en entrant dans la demeure de la magicienne:

« ὦ φίλοι, ἔνδον γάρ τις ἐποιχομένη μέγαν ἰστὸν  
καλὸν ἀοιδιάει, δάπεδον δ' ἅπαν ἀμφιμέμυκεν »

« Mes amis, écoutez ce chant d'une voix fraîche ! on tisse là-dedans, devant un grand métier : tout le sol retentit... »<sup>22</sup>

Enfin, dans sa thèse, *Fama ou la renommée du genre*<sup>23</sup>, Séverine Clément –Tarantino démontre l'importance de l'influence de l'esthétique callimachéenne dans les activités de tissage et de chant prêtées par Virgile à la

<sup>19</sup> Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 672-675.

<sup>20</sup> *Hymne à Aphrodite*, vv.69-72.

<sup>21</sup> *Od.*, X, 276.

<sup>22</sup> *Od.*, X, 226-227.

<sup>23</sup> *Cf.* pp. 372-389.

magicienne grâce à un faisceau d'indices textuels qui permettent la relecture du passage virgilien à la lumière des œuvres callimachéennes : par exemple, l'expression *adsiduo cantu* chez Virgile ferait écho à la qualité *λιγύς* « aigu » du chant, revendiquée par Callimaque au fr.1 des *Aitia* v.29-30. L'adjectif *inaccessos* trouverait quant à lui un pendant dans l'expression *κελεύθους ἀρίπτους* « des chemins non frayés » présente à nouveau au fr.1 des *Aitia* aux v.27-28.

Le bilan de ces quelques réflexions peut donc être le suivant : Virgile reprend consciencieusement plusieurs éléments des hypotextes homérique, apollonien et callimachéen de sorte que la figure de Circé ne peut se comprendre que comme une créature littéraire hybride que Virgile semble rejeter. L'esthétique poétique que représentent cette forme monstrueuse de Circé et le bestiaire chimérique qui l'accompagne correspond en effet au risque que pourrait prendre Virgile s'il engageait l'écriture des chants VII à XII sous l'autorité de modèles multiples tels qu'Homère, Apollonios et Callimaque, sans parvenir à créer une poétique homogène. Ainsi présentée par Virgile et dépouillée de tout aspect positif, Circé ne représente plus pour Enée qu'un grand danger dont il doit se prévaloir. Le risque est le même pour le poète de céder à la tentation d'une écriture poétique fondée majoritairement sur l'*imitatio* de ses prédécesseurs grecs : ainsi le choix fait par Virgile de ne pas confronter son héros Enée à la magicienne Circé coïnciderait selon nous avec son choix d'écarter l'idée d'une forme littéraire surcomposée qui serait de l'ordre de la mosaïque au profit d'une poétique de l'emprunt beaucoup plus unifiée, évitant ainsi l'écueil que relevait Horace dans son *Art Poétique* lorsqu'il décrit l'incongruité qu'il y aurait pour un peintre à représenter une créature à visage humain, cou de cheval, plumes bigarrées et queue de poisson<sup>24</sup>.

\*\*\*

Le dernier point que nous aborderons concerne la réception de l'œuvre virgilienne par le poète Lucain. Ce dernier, par la reprise qu'il offre d'un passage de *l'Enéide*, nous conduit à penser que c'est bel et bien dans un rapport d'écart par rapport à Homère que Virgile était lu notamment au I<sup>er</sup> siècle ap. J.C. Au livre II de *l'Enéide*, Virgile fait de la mort de Priam, l'acmé dramatique de la prise de Troie<sup>25</sup> [extrait 8]:

*haec finis Priami fatorum, hic exitus illum  
sorte tulit Troiam incensam et prolapsa uidentem  
Pergama, tot quondam populis terrisque superbum  
regnatorem Asiae. iacet ingens litore truncus,  
auulsumque umeris caput et sine nomine corpus.*

« Telle fut la fin des destins de Priam, telle la mort que le sort lui apporta lorsqu'il regardait Troie en feu et les murs de Pergame effondrés, lui l'orgueilleux dominateur de l'Asie qui avait jadis régné sur tant de peuples et de terres. Il gît sur le rivage ce tronc énorme, tête arrachée aux épaules et corps sans nom. »<sup>26</sup>

<sup>24</sup> Horace, *Art Poétique*, v.1 sq. : « Si un peintre voulait ajuster sous une tête humaine le cou d'un cheval et appliquer des plumes de diverses couleurs sur des membres pris de tous côtés, dont l'assemblage terminerait en hideux poisson noir ce qui était par en haut une belle femme, pourriez-vous, introduits pour contempler l'œuvre, vous empêcher de rire, mes amis ? (...) Les peintres et les poètes, toujours, eurent le juste pouvoir de tout oser, je le sais, et c'est un privilège que je réclame et que j'accorde tour à tour, mais non mettre ensemble animaux paisibles et bêtes féroces, jusqu'à appairer les serpents avec les oiseaux, les agneaux avec les tigres. »

<sup>25</sup> Le fait a été noté en premier lieu par R. Heinze dans son ouvrage *Virgils epische technik*, Leipzig, 1915, p.39.

<sup>26</sup> *En.* II, 554-558.

Cet extrait d'une grande intensité et d'un réalisme tout aussi impressionnant dans la mention des détails macabres, offre à Virgile la possibilité de décrire la mort du roi de Troie, ce qu'Homère n'avait pas fait dans son *Iliade*. Dans cette perspective, il n'est pas impossible de considérer que le poète latin cherche à se substituer à son prédécesseur et à offrir une vision plus complète –quoique réduite du point de vue du nombre de vers qui y sont consacrés- de la fin d'Ilion. L'insistance que le poète latin porte à l'ancien statut du roi, qualifié de *superbus regnator Asiae*, souligne par ailleurs la fonction éminemment supérieure de ce personnage au sein de la cité troyenne. Comme le note Jean-Luc Pomathios « son nom demeure étroitement associé à celui d'une cité que l'on devine prospère »<sup>27</sup>. En faisant ainsi coïncider la mort de Priam avec les derniers instants de la ville de Troie, *Troiam incensam*, et de la citadelle de Pergame, *prolapsa Pergama*, c'est donc symboliquement la chute de Troie dans le néant que le poète chante dans ces quelques vers, une Troie incarnée par l'un de ses plus vieux représentants, Priam, le guide politique et spirituel de l'ensemble des Troyens. Pourrait-on alors pousser le raisonnement jusqu'à subodorer que derrière cette figure paternelle/patriarcale de Priam, c'est la figure identitaire d'Homère, père de l'épopée qui est ainsi évincée ?

Au-delà de cette première idée, il est un rapprochement qui s'impose entre la mort virgilienne de Priam et la vision poétique que donne Lucain de la mort de Pompée au livre VIII du *Bellum civile* : l'on y voit pléthore de détails macabres sur la décapitation de celui qui avait jadis porté dans de nombreux écrits historiographiques le même titre de *regnator Asiae* que celui conféré par Virgile à Priam<sup>28</sup>. La ressemblance entre les deux passages (relative toutefois du fait de la description beaucoup plus crue chez Lucain de la scène du meurtre) permet d'interroger le sens de cette équivalence entre la mort de Priam chez Virgile et la mort de Pompée chez Lucain. En élargissant au sujet d'ensemble de chacune des deux œuvres, il semble bien que Lucain ait choisi, à travers le passage de la mort de Pompée, de produire un récit de la guerre civile entre César et Pompée subordonné à l'écriture virgilienne de la guerre de Troie (du moins de ses derniers instants, à savoir la mort de Priam). A cette strate virgilienne s'ajoute la profonde admiration portée par Lucain à Homère qui est sensible dans l'épisode de la visite par César des ruines de Troie [extrait 9]:

*Circumit exustae nomen memorabile Troiae  
magnaue Phoebei quaerit uestigia muri.  
Iam siluae steriles et putres robore trunci  
Assaraci pressere domos et templa deorum  
iam lassa radice tenent, ac tota teguntur  
Pergama dumetis: etiam periire ruinae.  
Aspicit Hesionas scopulos siluaque latentis  
Anchisae thalamos; quo iudex sederit antro,  
unde puer raptus caelo, quo uertice Nais  
luxerit Oenone: nullum est sine nomine saxum.*

« Il va voir les ruines mémorables de Troie brûlée, il cherche les nobles vestiges des murs de Phébus. Maintenant des buissons stériles et des troncs pourris de chênes écrasent le palais d'Assaracus et ne tiennent plus les temples des dieux que d'une racine fatiguée ; Pergame tout entière est ensevelie sous des ronces, ses ruines même ont péri. Il aperçoit les rochers d'Hésione, la forêt qui voila la couche d'Anchise, l'autre où siégea l'arbitre, la place où

<sup>27</sup> J.-L. Pomathios, *Le pouvoir politique et sa représentation dans l'Enéide de Virgile*, Bruxelles, 1987, p.35.

<sup>28</sup> Sur ce sujet, cf. Bowie A., « The Death of Priam: Allegory and History in the Aeneid », *The Classical Quarterly*, New Series, Vol. 40, No. 2. (1990), pp. 470-481.

l'enfant fut ravi dans le ciel, la hauteur où pleura la Naiade Oenone ; il n'y a pas une pierre qui n'ait un nom... » (Trad. A. Bourgerly et M. Ponchont)<sup>29</sup>

La mise en regard du récit lucanien, de l'hypotexte homérique et du texte virgilien permet d'établir une relation d'ordre triangulaire. Par la formule *nomen memorabile Troiae* Lucain convoque implicitement l'hypotexte homérique auquel il rend un vibrant hommage. En effet, ce nom de Troie est devenu mémorable par le chant d'Homère qui, en décrivant dans son épopée les dernières heures de la cité, l'a immortalisée pour les générations à venir. C'est précisément pour cette raison que César, visitant de simples ruines, est capable d'identifier des lieux précis, liés à des épisodes tout aussi précis de l'*Iliade*<sup>30</sup>. Il est clair que Lucain réutilise ici une thématique homérique qu'il modifie toutefois par le texte virgilien. Le dernier vers de l'extrait cité nous porte à croire que cet épisode de la visite de César aux ruines de Troie n'est pas seulement un vibrant hommage à Homère et à son œuvre, mais c'est aussi une réponse proposée par Lucain à l'attitude de défi choisie par Virgile à l'égard de son prédécesseur. Alors que nous pouvions lire au v. 558 du texte de Virgile l'expression délimitée par la coupe penthémimère *caput et sine nomine corpus*, Lucain propose une expression tout à fait inverse au v.973 *nullum est sine nomine saxum* où la construction avec deux sèmes négatifs –*nullum* et *sine-* conserve très scrupuleusement la formule virgilienne *sine nomine*. Cette analyse formelle précise nous conduit à penser que Lucain fait référence à Homère mais en passant par la médiation du texte virgilien. Le fait que Lucain dans sa description de la visite de César aux ruines de Troie choisisse d'imiter stylistiquement Virgile confère à ce dernier une place de choix dans la poétique lucanienne. Mais alors que la grandeur et la profondeur du propos semblent du côté d'Homère, la puissance de la forme et la beauté de l'écriture sont indéniablement du côté de Virgile, ce qui confirme le propos de Quintilien quand il compare le chantre de Smyrne au poète mantouan : « Il y a dans Homère, plus de génie et de naturel; dans Virgile, plus d'art et de travail. L'un l'emporte incontestablement par la grandeur et la sublimité; l'autre compense peut-être ce qui lui manque de ce côté-là par une régularité qui se soutient partout également <sup>31</sup> ». En somme, la poétique virgilienne joue ici le même rôle que jouait tout à l'heure la note alexandrine d'Aristarque s'agissant du discours d'Ulysse à ses compagnons. Le thème homérique de la fin de Troie repris par Lucain ne trouve une forme de perfection que s'il transite par le sublime de l'écriture virgilienne. Et c'est précisément à cette perfection poétique qu'il fait référence lorsque, sous couvert d'une allusion à la situation historique par le biais d'une apostrophe menaçante à César, il rend ce vibrant hommage au chantre de Smyrne [Extrait 10] :

*o sacer et magnus uatum labor! omnia fato  
eripis et populis donas mortalibus aenum.  
inuidia sacrae, Caesar, ne tangere fama;  
nam, siquid Latiis fas est promittere Musis,*

<sup>29</sup> Lucain, *Bellum civile*, IX, 964-973.

<sup>30</sup> Ce point en particulier demande quelques précisions. La discussion qui a suivi la présentation de cet article a mis au jour l'idée selon laquelle Lucain n'utiliserait pas seulement la médiation du texte virgilien mais aussi la médiation de toute la tradition post-homérique. Derrière un véritable brouillage de pistes intertextuelles, il apparaît que ce n'est pas la véritable Troie d'Homère et ses alentours qui sont évoqués dans le texte lucanien (il n'y a guère de mention de lieux de combats ou d'endroits qui accueilleraient les camps achéens par exemple) mais des *loci* (certains à connotation érotique, ce qui apparaît fort différent des préoccupations des héros homériques) qui laisseraient à penser que l'intertexte sous-jacent est celui des *Métamorphoses* d'Ovide. L'hypothèse est à creuser...

<sup>31</sup> I.O. X, 1, 86.

*quantum Zmyrnaei durabunt uatis honores,  
uenturi me teque legent...*

« Œuvre sacrée, œuvre grandiose des poètes ! tu arraches toute chose à son destin, tu donnes aux peuples mortels l'éternité des âges. Ne te laisse pas, César, toucher par l'envie d'une gloire sacrée; car s'il est permis de faire une promesse aux Muses latines, aussi longtemps que vivront les honneurs du chancre de Smyrne, la postérité nous lira toi et moi. »<sup>32</sup>

Derrière l'ambiguïté de la formule *uenturi me teque legent*<sup>33</sup>, il semble bien que Lucain se plaise au final à établir une filiation directe entre le chancre de Smyrne et lui-même, relation qui semblerait évincer *a priori* l'œuvre virgilienne des sommets de l'Hélicon.

\*\*\*

Cette étude pour le moins rapide et succincte de quelques extraits de l'œuvre virgilienne a permis, je l'espère, de montrer, s'il était besoin, qu'Homère reste une véritable figure identitaire, incontournable pour la compréhension de l'écriture épique chez Virgile. Alors, que dire pour en revenir à la compétition qui opposait et oppose parfois encore les deux poètes ? Dans la mesure où Virgile utilise le texte homérique comme fondement de sa propre composition poétique, il semble bien que ce soit le poète latin qui l'emporte sur le poète grec, auquel il faut toutefois reconnaître l'immense qualité d'avoir été le *primus poeta* du genre épique. L'hypotexte homérique apparaît donc comme une trame qui s'écoule en dessous du récit virgilien lequel semble infiniment plus riche et plus construit s'agissant des enjeux symboliques, psychologiques, historiques, ou encore étiologiques qu'il met en œuvre. Mais il convient aussi de ne pas trop exagérer la « rébellion » de Virgile ou bien sa tentative de la conquête de son autonomie par rapport à l'œuvre d'Homère car il faut prendre en compte la distance qui sépare les deux poètes : aussi vrai que Virgile a cherché à produire l'équivalent latin de l'épopée homérique, aussi vraie et profonde est la distance objective entre les deux œuvres. Ainsi donc, par respect pour cette pratique antique qui visait à interpréter le texte étudié en se référant précisément à la lettre même de l'œuvre<sup>34</sup>, rappelons pour finir la condition que pose Junon à la victoire d'Enée : elle n'accepte qu'Enée l'emporte en définitive que si tout ce qui est troyen disparaît lors de l'union avec le peuple latin : « qu'il y ait un Latium, qu'il y ait à travers les siècles, des rois albains ; qu'il y ait une race romaine forte de la valeur italienne. Troie est morte, permets qu'elle soit bien morte et son nom avec elle. »<sup>35</sup>. Ainsi donc, pas plus que Troie ne pouvait renaître exactement identique à celle qui avait été détruite, pas plus Homère ne pouvait renaître inchangé à Rome.

<sup>32</sup> Lucain, *Bellum civile*, IX, 980-985.

<sup>33</sup> Le *te* désigne-t-il César qui est l'objet de l'apostrophe, ou bien plus judicieusement Homère ?

<sup>34</sup> La tradition attribuée à Aristarque une scholie indiquant qu'il convient d'« expliquer Homère par Homère », Ὀμηρον ἐξ Ὀμηρου σαφηνίζειν. C'est à ce principe de l'exégèse homérique que nous faisons ici référence.

<sup>35</sup> *En.*, XII, 826-828.

### Bibliographie sommaire :

- Apollonios de Rhodes, *Les Argonautiques*, chant IV, texte établi et commenté par F. Vian, et traduit par E. Delage et F. Vian, Les Belles Lettres, Paris, 1981.
- Horace, *Epîtres*, Texte établi et traduit par François Villeneuve, dixième tirage, Belles Lettres, Paris, 2002.
- Horace, *Odes*, Traduction de François Villeneuve, Introduction et notes d'Odile Ricoux, Les Coll. Les classiques en poche, Belles Lettres, Paris, 1997.
- *Hymne homérique à Aphrodite*, texte établi et traduit par Jean Humbert, Les Belles Lettres, Paris, 1941.
- Lucain, *Bellum civile*, Tome I et II, texte établi et traduit par A. Bourgery et M. Ponchont, septième tirage, Les belles Lettres, Paris, 2003.
- Servius, *Commentaire à l'Enéide*, éd. de G. Thilo et H. Hagen, Vol. 1 et 2, 1986.
- Tiberius Donat, *Vita Donatiana*, in *Vitae Vergilianae Antiquae*, C. Hardie éd., Oxford University Press, Oxford, 1966.
- Virgile, *Enéide*, Tome I et II, texte établi et traduit par Jacques Perret, Les Belles Lettres, Paris, 2002.
  
- BARCHIESI A., *La traccia del modello : effetti omerici nella narrazione virgiliana* , Pise, 1984.
- BOUVIER D., *Le sceptre et la lyre : L'Iliade ou les héros de la mémoire*, Ed. J. Millon, Grenoble, 2002.
- BOWIE A.M., « The Death of Priam : Allegory and History in the *Aeneid* », *Classical Quarterly*, Vol.40 (2), pp.470-481, 1990.
- CLEMENT-TARANTINO S., *Fama ou la renommée du genre ; Recherches sur la représentation de la tradition dans l'Enéide*, thèse de doctorat soutenue à Lille le 4 décembre 2006 sous la direction du professeur A. Deremetz.
- CONTE G.B., *The Rhetoric of Imitation : Genre and Poetic Memory in Virgil and other Latin Poets*, traduit de l'italien, édité et avec une préface de Charles Segal, Cornell University Press, Ithaca and London, 1996.
- HEINZE R., *Virgils epische technik*, Leipzig, 1915 ; plusieurs rééditions et une traduction en anglais.
- JOLIVET J.-C., *En cor Zenodoti, en iecur Cratetis : recherches sur les études homériques à Rome et leur influence sur la poésie augustéenne*, mémoire de thèse présenté sous la direction du professeur Alain Deremetz en vue de l'habilitation à diriger des recherches, Lille 3, 2004.
- KYRIAKIDIS S., *Narrative structure and Poetics in the Aeneid ; The Frame of Book 6*, Bari, Levante editori, 1998.
- OTIS B., *Virgil, A Study in Civilized Poetry*, Clarendon Press, Oxford, 1964.
- POMATHIOS J.-L., *Le pouvoir politique et sa représentation dans l'Enéide de Virgile*, Bruxelles, 1987.
- SEGAL Ch., « Circean Temptations: Homer, Vergil, Ovid », in *Transactions and Proceedings of the American Philological Association*, Vol.99, 1968, pp.419-442.
- THOMAS J., *Structures de l'imaginaire dans l'Enéide*, Les Belles Lettres, Paris, 1981.

## Corpus des extraits utilisés :

### ▪ **Extrait 1 : Servius, *Commentaire au livre VII de l'Énéide* :**

*Vt et in principio diximus, in duas partes hoc opus divisum est: nam primi sex ad imaginem Odysssiae dicti sunt, quos personarum et adlocutionum varietate constat esse graviore, hi autem sex ad imaginem Iliados dicti sunt, qui in negotiis validiores sunt: nam et ipse hoc dicit « maius opus moveo »*

« Comme nous l'avons dit au début, cette œuvre est divisée en deux parties. En effet, on dit que les six premiers livres sont à l'image de l'*Odyssee* car il est certain que ces livres sont plus importants par la variété des personnalités et des discours ; quant aux six livres qui suivent, on dit qu'ils sont écrits à l'image de l'*Iliade* car ils recèlent davantage de difficultés. Voilà pourquoi le poète lui-même a dit : « c'est une œuvre plus grande que je suis en train de produire ». »

### ▪ **Extrait 2 : Virgile, *Énéide*, I, 94- 101 :**

*« talia uoce refert: 'o terque quaterque beati,  
quis ante ora patrum Troiae sub moenibus altis  
contigit oppetere! o Danaum fortissime gentis  
Tydide! mene Iliacis occumbere campis  
non potuisse tuaque animam hanc effundere dextra,  
saevus ubi Aeacidae telo iacet Hector, ubi ingens  
Sarpedon, ubi tot Simois correpta sub undis  
scuta uirum galeasque et fortia corpora uoluit!' »*

« Il tient ces propos : O trois et quatre fois heureux ceux à qui il échet de mourir sous les yeux de leurs pères au pieds des hautes murailles de Troie ! O le plus courageux de la race danaenne, le fils de Tydée ! que n'ai-je eu la possibilité de succomber dans les plaines d'Ilion et d'exhaler mon dernier souffle sous ta main, là où le puissant Hector gît, frappé par le trait de l'Eacide, là où le gigantesque Sarpédon, là où tant de boucliers de héros, tant de casques et tant de corps vigoureux roulent sous les ondes du Simoïs. »

### ▪ **Extrait 3 : Discours d'Ulysse, *Odyssee*, V, 306-312 :**

*« τρὶς μάκαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἱ τότε ὄλοντο  
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρεΐδῃσι φέροντες.  
ὥς δὴ ἐγὼ γ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν  
ἦματι τῷ ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα  
Τρῶες ἐπέριψαν περὶ Πηλεΐωνι θανόντι.  
τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καὶ μεν κλέος ἦγον Ἀχαιοί·  
νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἴμαρτο ἀλῶναι. »*

« Trois et quatre fois heureux les Danaens qui, jadis, en servant les Atrides, tombèrent dans la plaine de Troie ! Que j'aurais dû mourir, subir la destinée le jour où, près du corps d'Achille, les Troyens faisaient pleuvoir sur moi le bronze de leurs piques ! J'eusse alors obtenu ma tombe ; l'Achaïe aurait chanté ma gloire... Ah ! la mort pitoyable où me prend le destin ! »

▪ Extrait 4:	Discours d'Ulysse ( <i>Odyssee</i> , XII, 206-230)	Discours d'Enée ( <i>Enéide</i> , I, 197-207)
<p>Une même phrase qui ouvre le discours sur la <b>volonté de rassurer</b>.</p> <p>Une même adresse.</p> <p>La même conscience des maux passés.</p> <p>L'exemple du Cyclope et de sa caverne.</p> <p>Marques d'exhortation au sein du propos.</p> <p>Exemple de Scylla.</p> <p>Rejet de la crainte et de la peur.</p>	<p>αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἰῶν ᾧτρυνον ἑταίρους  <b>μειλιχίοις ἐπέεσσι</b> <b>παρσυστάδων</b> ἄνδρα ἕκαστον·  " ὦ φίλοι, οὐ γὰρ πῶ τι κακῶν ἀδαήμονές εἰμεν·  οὐ μὲν δὴ τόδε μεῖζον ἔπει κακόν, ἢ ὅτε <b>Κύκλωψ</b>  εἴλει ἐνὶ σπηῖ <b>γλαφυρῶ</b> κρατερῆφι βίηφιν·  ἀλλὰ καὶ ἔνθεν ἐμῆ ἀρετῆ, βουλή τε νόφ τε,  ἐκφύγομεν, καὶ που τῶνδε μνήσεσθαι οἴω.  <b>νῦν δ' ἄγεθ'</b>, ὡς ἂν ἐγὼ εἶπω, πειθώμεθα πάντες.  ὑμεῖς μὲν κώπησιν ἀλὸς ῥηγμῖνα βαθεῖαν  τύπτετε κληίδεσσιν ἐφήμενοι, αἶ κέ ποθι Ζεὺς  δώη τόνδε γ' ὄλεθρον ὑπεκφυγέειν καὶ ἀλύξαι·  σοὶ δέ, κυβερνήθ', ὧδ' ἐπιτέλλομαι· ἀλλ' ἐνὶ θυμῶ  βάλλευ, ἐπεὶ νηὸς γλαφυρῆς οἴηια νωμᾶς.  τούτου μὲν καπνοῦ καὶ κύματος ἐκτὸς ἔεργε  νηᾶ, σὺ δὲ σκοπέλου ἐπιμαίεο, μὴ σε λάθῃσι  κεῖσ' ἐξορμήσασα καὶ ἐς κακὸν ἄμμε βάλησθα.  "ὡς ἐφάμην, οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο.  <b>Σκύλλην δ'</b> οὐκέτ' ἐμυθεόμην, ἄπρηκτον ἀνίην,  μὴ πῶς μοι <b>δείσαντες</b> ἀπολλήξειαν <b>ἑταῖροι</b>  εἰρεσίης, ἐντὸς δὲ πυκάζοιεν σφέας αὐτοῦς.  καὶ τότε δὴ Κίρκης μὲν ἐφημοσύνης ἀλεγεινῆς  λανθανόμην, ἐπεὶ οὐ τί μ' ἀνώγει θωρήσσεσθαι·  αὐτὰρ ἐγὼ καταδύς κλυτὰ τεύχεα καὶ δύο δοῦρε  μάκρ' ἐν χερσὶν ἑλών εἰς Ἴκρια νηὸς ἔβαινον  πρώρης·</p>	<p><i>Et dictis maerentia pectora <b>mulcet</b> :</i></p> <p>« <b>O socii</b> (<i>neque enim ignari sumus ante malorum</i>),  <i>o passi grauiora, dabit deus his quoque finem.</i></p> <p><i>Vos et Scyllaeam rabiem penitusque sonantis</i>  <i>accestis scopulos, uos et Cyclopia saxa</i>  <i>experti: <b>reuocate animos</b> maestumque <b>timorem</b></i>  <i>mittite; forsan et haec olim meminisse iuuabit.</i></p> <p><i>Per uarios casus, per tot discrimina rerum</i>  <i>tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas</i>  <i>ostendunt; illic fas regna resurgere Troiae.</i></p> <p><i>Durate, et uosmet rebus seruare secundis. »</i></p> <p>« ... il console en ces termes leurs cœurs affligés : « Mes amis, nous ne sommes pas ignorants de nos maux d'autrefois, nous avons affronté des épreuves plus pénibles encore ; à ces épreuves précisément un dieu mettra aussi un terme. Vous avez découvert la rage de Scylla et ses récifs sonores, et vous avez fait l'expérience des rochers cyclopiens : rappelez vos esprits et renvoyez votre peur et votre crainte ; un jour peut-être il vous sera agréable de vous souvenir de ces épreuves. A travers des événements variés, à travers tant de moments critiques, nous tendons vers le Latium, où les destins nous offrent de paisibles demeures ; là-bas il est permis par les lois divines de ressusciter les royaumes de Troie. Persévérez et conservez vos forces pour des jours meilleurs. »</p>

**Discours d'Ulysse (traduction) :** « Et moi, courant çà et là, j'exhortai chacun d'eux par de douces paroles : O amis, nous n'ignorons pas les maux. N'avons nous pas enduré un mal pire quand le Kyklôps nous tenait renfermés dans sa caverne creuse avec une violence horrible ? Mais, alors, par ma vertu, par mon intelligence et ma sagesse, nous lui avons échappé. Je ne pense pas que vous l'avez oublié. Donc, maintenant, faites ce que je dirai ; obéissez tous. Vous, assis sur les bancs, frappez de vos avirons les flots profonds de la mer ; et toi, pilote, je t'ordonne ceci, retiens-le dans ton esprit, puisque tu tiens le gouvernail de la nef creuse. Dirige-la en dehors de cette fumée et de ce courant, et gagne cet autre écueil. Ne cesse pas d'y tendre avec vigueur, et tu détourneras notre perte. Je parlai ainsi, et ils obéirent promptement à mes paroles ; mais je ne leur dis rien de Skyllè, cette irrémédiable tristesse, de peur qu'épouvantés, ils cessassent de remuer les avirons, pour se cacher tous ensemble dans le fond de la nef. Et alors j'oubliai les ordres cruels de Kirkè qui m'avait recommandé de ne point m'armer. Et, m'étant revêtu de mes armes splendides, et, ayant pris deux, longues lances, je montai sur la proue de la nef ... » (Trad. Leconte de Lisle)

▪ **Extrait 5 : Virgile, *Enéide*, VII, 10-24 :**

*proxima Circaeae raduntur litora terrae,  
diues inaccessos ubi Solis filia lucos  
adsiduo resonat cantu, tectisque superbis  
urit odoratam nocturna in lumina cedrum  
arguto tenuis percurrens pectine telas.  
Hinc exaudiri gemitus iraeque leonum  
uincla recusantum et sera sub nocte rudentum,  
saetigerique sues atque in praesepibus ursi  
saenire ac formae magnorum ululare luporum,  
quos hominum ex facie dea saena potentibus herbis  
induerat Circe in uultus ac terga ferarum.  
Quae ne monstra pii paterentur talia Troes  
delati in portus neu litora dira subirent,  
Neptunus uentis impleuit uela secundis,  
atque fugam dedit et praeter uada feruida uexit.*

« Ils effleurent de très près les rivages de la terre de Circé, là où la riche fille du Soleil fait résonner sans discontinuer les bois inaccessibles de son chant et, dans d'opulentes demeures, elle brûle du cèdre odorant pour éclairer la nuit sombre, tout en parcourant de minces toiles qui crissent sous l'effet de son peigne. De ces rivages lointains, des gémissements se font entendre, la colère des lions qui refusent de se soumettre à leurs chaînes et qui rugissent tard dans la nuit, des sangliers et des ours font rage dans les écuries et des espèces de loups gigantesques hurlent à n'en plus finir, toutes bêtes que Circé, la terrible déesse avait privées de leur apparence humaine pour leur donner une face et un dos de bête, grâce à la puissance de ses herbes. De peur que les Troyens plein de piété n'aient à endurer quelques maux de ces monstrueuses bêtes s'ils étaient forcés d'aborder dans un port ou sur des rivages cruels, Neptune emplît leurs voiles de vents favorables et leur permit de fuir et il les fit traverser ces fonds brûlants. »

▪ **Extrait 6 : Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 672-675 :**

θήρες δ' οὐ θήρεσσιν εἰκότες ὠμηστῆσιν  
οὐδὲ μὲν οὐδ' ἄνδρεσσιν ὁμὸν δέμας, ἄλλο δ' ἀπ' ἄλλων  
συμμιγέες γενέων, κίον ἄθροοι, ἥυτε μῆλα  
ἐκ σταθμῶν ἄλις εἶσιν ὀπηδεύοντα νομῆι.

« Des bêtes qui n'avaient l'aspect, faute d'un corps homogène, ni de bêtes sauvages ni non plus d'hommes, mais qui étaient faites de membres mélangés des uns et des autres, s'avançaient en foule comme des troupeaux de moutons quittant leurs enclos derrière le berger. »

▪ **Extrait 7 : Hymne homérique à Aphrodite, vv.69-72 :**

... οἱ δὲ μετ' αὐτὴν  
σαίνοντες πολιοὶ τε λύκοι χαροποὶ τε λέοντες  
ἄρκτοι παρδάλιες τε θοαὶ προκάδων ἀκόρητοι  
ἦσαν·

« ... derrière elle, marchaient en la flattant les loups gris, les lions au poil fauve, **les ours**, et les panthères rapides insatiables de faon... »

▪ **Extrait 8 : Virgile, *Enéide*, II, 554-558 :**

*haec finis Priami fatorum, hic exitus illum  
sorte tulit Troiam incensam et prolapsa uidentem  
Pergama, tot quondam populis terrisque superbum  
regnatorem Asiae. iacet ingens litore truncus,  
auulsumque umeris caput et sine nomine corpus.*

« Telle fut la fin des destins de Priam, telle la mort que le sort lui apporta lorsqu'il regardait Troie en feu et les murs de Pergame effondrés, lui l'orgueilleux dominateur de l'Asie qui avait jadis régné sur tant de peuples et de terres. Il gît sur le rivage ce tronc énorme, tête arrachée aux épaules et corps sans nom. »

▪ **Extrait 9 : Lucain, *Bellum ciuile*, IX, 964-973 (Trad. A. Bourgery et M. Ponchont) :**

*Circumit exustae nomen memorabile Troiae  
magnaue Phoebei quaerit uestigia muri.  
Iam siluae steriles et putres robore trunci  
Assaraci pressere domos et templa deorum  
iam lassa radice tenent, ac tota teguntur  
Pergama dumetis: etiam periere ruinae.  
Aspicit Hesiones scopulos siluaque latentis  
Anchisae thalamos; quo iudex sederit antro,  
unde puer raptus caelo, quo uertice Nais  
luxerit Oenone: nullum est sine nomine saxum.*

« Il va voir les ruines mémorables de Troie brûlée, il cherche les nobles vestiges des murs de Phébus. Maintenant des buissons stériles et des troncs pourris de chênes écrasent le palais d'Assaracus et ne tiennent plus les temples des dieux que d'une racine fatiguée ; Pergame tout entière est ensevelie sous des ronces, ses ruines même ont péri. Il aperçoit les rochers d'Hésione, la forêt qui voila la couche d'Anchise, l'autel où siégea l'arbitre, la place où l'enfant fut ravi dans le ciel, la hauteur où pleura la Naiade Oenone ; il n'y a pas une pierre qui n'ait un nom... »

▪ **Extrait 10 : Lucain, *Bellum ciuile*, IX, 980-985 :**

*o sacer et magnus uatum labor! omnia fato  
eripis et populis donas mortalibus aeuum.  
inuidia sacrae, Caesar, ne tangere famae;  
nam, siquid Latii fas est promittere Musis,  
quantum Zmyrnaei durabunt uatis honores,  
uenturi me teque legent...*

« Œuvre sacrée, œuvre grandiose des poètes ! tu arraches toute chose à son destin, tu donnes aux peuples mortels l'éternité des âges. Ne te laisse pas, César, toucher par l'envie d'une gloire sacrée; car s'il est permis de faire une promesse aux Muses latines, aussi longtemps que vivront les honneurs du chantre de Smyrne, la postérité nous lira toi et moi. »